



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **6 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

L'Emile, ou De l'abnégation
La Croix - 16 octobre 2008..... 2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

L'Emile, ou De l'abnégation

Après un superbe « Ravel » en 2006, Jean Echenoz publie « Courir », portrait épuré et tout aussi extraordinaire du coureur tchèque Emil Zatopek, ou plutôt de son double littéraire

AUDRERIE Sabine

Courir de Jean Echenoz. Minuit, 142 p., 13,50 €

Il n'y eut qu'un homme, des années durant, capable de courir aussi vite, aussi longtemps, aussi loin. Depuis sa retraite à la fin des années 1960, ses records ont été dépassés, les techniques améliorées, mais l'émotion que ses victoires susciterent reste peut-être inégalée, portée dans son sillage par un vent de liberté. Exploit après exploit, temps mondial après temps mondial, champion de la catégorie fond - 5 000 mètres, 10 000 mètres et marathon -, Emil Zatopek n'en finit pas de surprendre chroniqueurs sportifs, public massé dans les gradins des stades, apparatchiks au pouvoir ou athlètes de l'Ouest. Et cela presque malgré lui. Lui humble, que rien ne destinait au sport de haut niveau, ni même à la course, petit employé laborieux d'une usine de chaussures Bata de Zlin dans le sud-est de la Moravie, pays intégré à la Tchécoslovaquie à la fin de la Première Guerre mondiale. Né en 1922 dans une famille modeste dont il est le sixième enfant, il a moins d'une vingtaine d'années lorsqu'il participe par hasard à une compétition de fond, le « Parcours de Zlin ». Il ne terminera que second, mais impressionne déjà par la facilité avec laquelle il fait face à l'épreuve, tandis

que « les drapeaux nazis ont envahi la ville », marquant les débuts de la guerre en cette année 1939.

De ce contexte politique Jean Echenoz ne donne que de minces détails. Portraitiste avisé, usant de la narration techniquement parfaite dont il a le secret et déjà déployée pour Ravel (Minuit, 2006), il marie un regard à la fois intérieur et extérieur, le sérieux et la légèreté, flirtant même avec un humour débonnaire, mais ne jalonnant son récit d'aucune date. Car son portrait est bien moins une biographie qu'un roman d'apprentissage, moins une hagiographie qu'un parcours littérairement restitué. Anecdotes et ressentis sont-ils réels ou imaginés ? Peu en importe au lecteur qui pourrait bien croire cette vie inventée par l'écrivain, tant sa saveur littéraire prend le pas sur l'Histoire.

L'Emile d'Echenoz, qui s'écrit sous sa plume avec un « e » final et non selon la graphie tchèque - l'auteur en faisant ainsi un véritable personnage romanesque, n'employant jamais non plus son patronyme -, pourrait en cela se rapprocher de celui de Rousseau, le propos du romancier étant plus la formation d'un homme et son évolution parmi ses pairs que la chronologie factuelle. Echenoz ne manque jamais néanmoins de précision, lui qui avant d'écrire a

compulsé des kilomètres de documents d'époque. Il offre le déroulé d'une carrière, de l'ascension au déclin, concentrée entre la première course et la dernière, ouvrant son récit à l'arrivée des chars nazis en Moravie et le refermant à l'invasion de la Tchécoslovaquie par les Soviétiques en 1968. Manière peut-être de signifier que ce parcours, pour ce qu'il aura eu d'extraordinaire, pour ce qu'il fit naître de promesses, se déroula dans un cadre politique singulier et fut de bout en bout instrumentalisé par le pouvoir.

Un pouvoir prompt à utiliser les victoires d'Emile - lui qui court toujours vêtu de rouge -, à le promouvoir et le déchoir à sa guise selon que son succès servait ou non le Parti. Il fut dès ses premiers records enrôlé dans l'armée, position qui seyait mieux à l'aura internationale que la désormais démocratie populaire espérait retirer de son audience. Faute de lui fournir des conditions confortables, on lui concéda les premières années un emploi du temps aménagé, le laissant s'entraîner à sa guise. Un entraînement mené selon ses propres convictions, c'est-à-dire selon un rythme surhumain. Zatopek fut son propre et seul coach, développant une méthode inverse de celles pratiquées à l'époque, convaincu qu'en soumettant son



organisme à de très lourds efforts, les jours de compétition deviendraient promenades de santé.

Son style est singulier, « impur », et erratique : accélérations et décélérations, « tempos rompus » quand les autres maintiennent un rythme égal, « la violence de son effort (se lisant) sur son visage crispé tétanisé, grimaçant, continûment tordu par un rictus pénible à voir. Ses traits sont altérés, comme déchirés par une souffrance affreuse, langue tirée par intermittence, comme avec un scorpion logé dans chaque chaussure. »

Il aborde les compétitions après des heures de train ou de vélo, seul et affamé, arrivant sur les stades épuisé - ce qui ne l'empêche pas de pulvériser de nouveaux records -, comme aux championnats des forces alliées à Berlin, en 1946, où, seul délégué de l'armée tchèque, il est accueilli avec mépris par son porte-drapeau : « Juste un ? » Oui, juste un, dont on scande

bientôt le nom depuis les gradins, une syllabe par foulée : Za-to-pek ! Presque un mantra : « C'est donc peut-être au fond ce nom qui a fait sa gloire, du moins puissamment contribué à la forger, on peut se le demander. Se demander si ce n'est pas son rythme, son battement qui font qu'il parle encore à tout le monde et fera encore longtemps parler de lui, si ce n'est pas lui qui a fabriqué le mythe, écrit la légende. » Un nom agité par les convulsions de son pays, longtemps porté en triomphe, déclassé une fois les résultats en baisse. Retraité, Emile ne vaut plus rien. Il devient même dangereux dès lors que sa parole peut être mondialement entendue. Exclu du Parti, expédié « comme manutentionnaire dans les mines d'uranium de Jachymov », puis éboueur et enfin archiviste dans les sous-sols du centre d'information des sports, presque inhumé.

Qu'aurait fait cet homme s'il avait pu se consacrer à son talent avec les

moyens d'un athlète de l'Ouest ? Echenoz ne s'aventure pas sur ces marges ni dans la glose. De ses silences naissent pourtant les questions. À l'heure où les records mondiaux flirtent avec les limites du possible, où le dopage et l'argent ont envahi le sport de haut niveau, un Zatopek aurait-il pu exister ? Voilà peut-être pourquoi la légende perdure : par sa pureté, par l'ascèse et l'abnégation absolues qu'elle a signifiées et dont on n'a pu saisir l'ampleur qu'a posteriori. Ce visage déformé sur les pistes et souriant sur les podiums, enfin débarrassé de ses armoiries pesantes, peut reprendre sur la pellicule des archives et sous la plume de l'étonnant Echenoz sa liberté confisquée. Une image à laquelle on pourrait accoler spontanément une bande-son à la Vangelis, un air de conquête du nouveau monde, le sien.

© 2008 la Croix ; CEDROM-SNI inc.

PUBLI-C news-20081016-LC-9837231 - Date d'émission : 2010-01-06

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)